

La vie en apnée

S'il y a des constructions que le promeneur lambda ne s'attarde pas à contempler dans une ville, ce sont bien les habitations en ruine et les chantiers, qui lui apparaissent plutôt comme des « verrues » à extirper au plus vite de son champ de vision.

C'est sans compter avec le regard, à la fois espiègle et plein de tendresse, que pose sur eux Serge Koch. En effet, au moyen de ses photographies, glanées dans sa ville de Luxembourg, mais qui auraient leur place partout ailleurs, il nous raconte l'histoire de ces murs, aujourd'hui abandonnés, mais qui naguère veillaient sur de tendres jeux d'enfants, jeux inutiles une fois leur mission accomplie, et dont il ne reste plus que quelques traces. Ces peluches et ces poupées démembrées, que plus aucune menotte ne cajole, viennent nous rappeler que, comme disent certains sages, la seule chose constante est le changement, et que ce qui hier avait une raison d'être, aujourd'hui n'a plus de sens. Comme cette communication téléphonique qui semble avoir été coupée en plein milieu, et dont l'unique vestige est ce combiné tournoyant tragiquement, pendu au bout de son câble. L'imagination peut s'envoler. Conversation d'amants interrompue à jamais ? Désir de couper les ponts et de disparaître sans laisser d'adresse ? On a tous en tête des scènes de films où un téléphone décroché a changé le cours d'une destinée.

Un entre-deux, une apnée

Si les habitations abandonnées marquent une fin et réveillent en nous une certaine nostalgie, les chantiers, quant à eux, constituent un passage entre ce qui n'est plus et ce qui sera, entre le passé et le futur. Et au silence immobile d'une bâtisse dont les portes et les fenêtres béantes semblent hurler leur détresse dans le vide, succèdent le bruit et le mouvement des grues en plein travail de construction.

Entre passé qui n'est plus et avenir qui n'est pas encore, ces photographies semblent nous inciter à vivre intensément notre aujourd'hui, notre présent. Ce sens de l'éphémère nous est spécialement donné par la Grande Roue de la Schueberfouer, que Serge Koch nous montre tournant sur fond de toile tendue, comme si d'un décor de théâtre il s'agissait. *All the world's a stage, and all the men and women merely players...* semble nous rappeler l'artiste.

L'humour n'est pas absent de cette série de vues urbaines à la tonalité mélancolique, comme en témoigne la grappe d'antennes paraboliques prise dans une arrière-cour de la rue Joseph Junck, et qui pourrait s'intituler « Grande offre de jun(c)k TV-food rue Jun(c)k ! Petit clin d'œil au trop-plein d'information et de sollicitations dont nous sommes souvent assaillis et dont la meilleure destination semble être le camion (poubelle ?) qui semble surgir de nulle part, comme pour les engloutir sans hésitation !

Par ces superpositions et ces effets de transparence qui adoucissent la noirceur de certains plans et pans de réalité qui se télescopent, Serge Koch semble nous dire que celle-ci n'est pas toujours telle que nous croyons la voir. Par là même, il transforme ce que nos canons habituels mettraient au rebut en compositions empreintes de poésie, qui sont autant d'incitations à regarder autour de nous d'un œil neuf.

Ames sensibles ne pas s'abstenir !

Marie-Lou Cep
Luxembourg, 30 juillet 2010